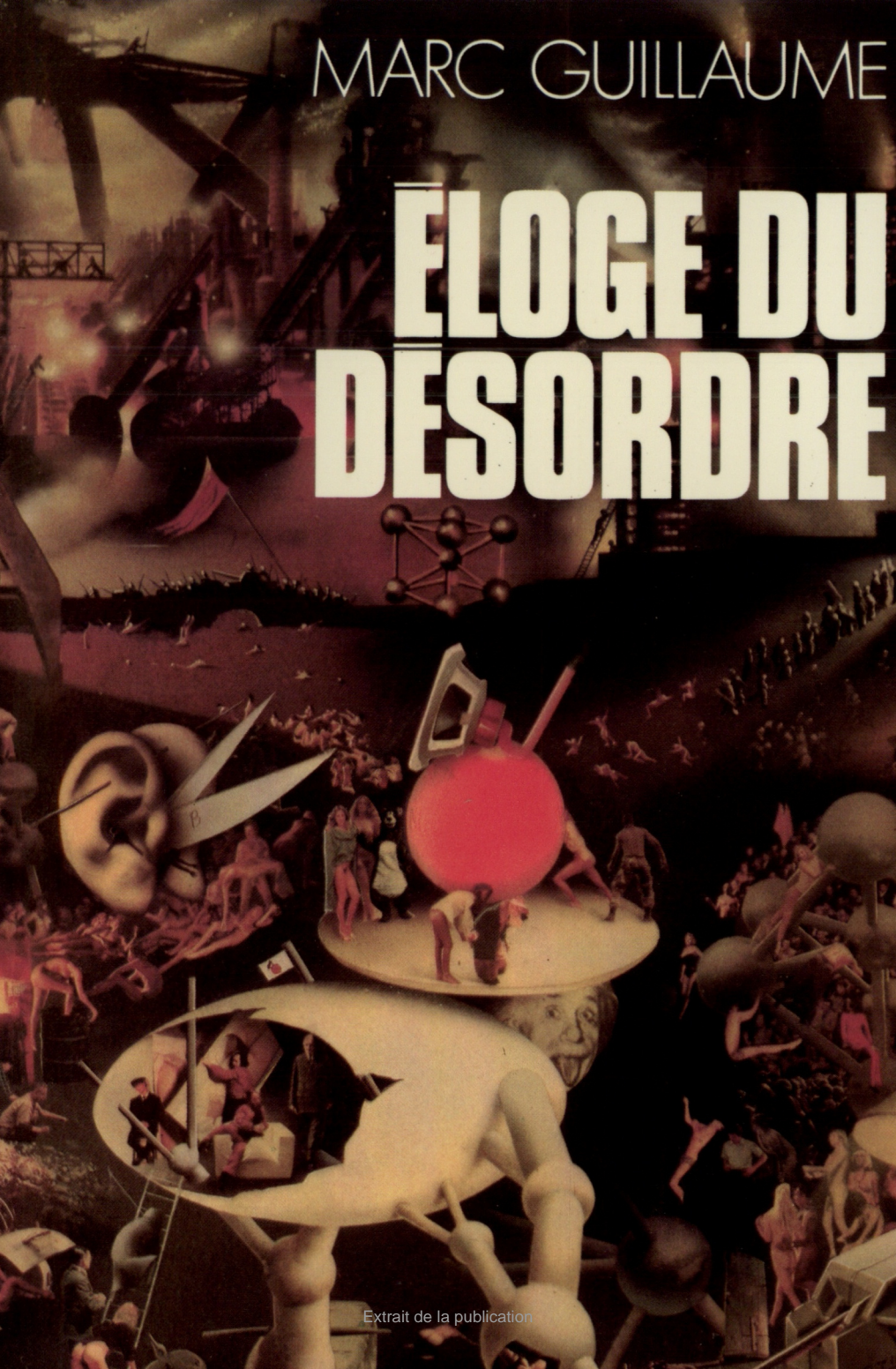


MARC GUILLAUME

# ÉLOGE DU DÉSORDRE



Extrait de la publication









*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1978.

## INTRODUCTION

*Le monde est voué à l'excès : d'énergie, de désir, de violence. Secoué de désordres et de conflits. Affronter directement l'excès et le désordre, et, à travers cet affrontement, accéder à la liberté, le cœur nous manque. Alors s'édifient des constructions superbes ou monstrueuses : palais, monuments, églises, arènes, tours, usines. S'organisent de grandes fêtes, de grandes destructions, des sacrifices, des rituels ou la répétition inlassable des mêmes tâches. S'élaborent des représentations, mythes ou concepts, qui instituent une société et lui permettent de fonctionner : le logos, la morale, l'amour, l'âme. Surfaces d'inscription, éléments d'écriture. De quoi? De ce qui n'est jamais réalisé dans l'homme, et qui, d'être toujours manqué, lui confère son essence humaine. Mais qui, d'être inscrit quelque part, même au prix de la catastrophe, nous apaise, nous offre asile. Au chaos nous tentons d'opposer, d'apposer, un sens, de structurer le monde comme un langage. Même si ce sens nous aliène : ainsi nous construisons nos prisons, nos sécurités, nos contrôles. Mais cette responsabilité est toujours refoulée, déplacée, rationalisée. L'esclave se veut et se dit toujours innocent. Ce n'est pas sa faute s'il a des maîtres, c'est celle des tyrans, des envahisseurs, des capitalistes, des classes dominantes. Et s'il s'engage dans la lutte, il sera encore soumis à ceux qui l'organisent. Ma servitude et ma libération sont toujours dans les mains des autres. Les boucs émissaires ne manquent pas. Mais ils sont surtout le support d'un mythe.*

\*

*C'est pourquoi il ne sera pas question ici, de façon centrale, du pouvoir et de ses instances apparentes : ce serait encore renforcer ce mythe. Il sera traité plutôt de la soumission, de la complaisance, à un ordre, dans ses formes contemporaines. Ou encore d'un compromis entre ordre et désordre, compromis instable car il est sans cesse négocié, renégocié, transformé mais qui s'inscrit et se sédimente dans des organisations, des équipements et des discours. Ce compromis qui conduit parfois à tuer et à enfermer les hommes, à les assigner à places fixes et à ordonner totalitairement leurs représentations de la société dans son passé, son présent et son avenir, nous l'appelons la normalisation. De ce compromis l'acte de pouvoir ordinaire (d'une personne ou d'une instance) n'est que le dernier maillon ; maillon le plus visible et le plus quotidien d'une longue chaîne, dont nous sommes trop heureux d'être obnubilés car il nous masque ce que nous voulons, à tout prix, éviter de savoir : que la norme ne vient pas du maître qui l'administre mais, tout en amont d'un long processus, de notre désir humain.*

*Bien sûr, il y a eu des maîtres qui ont, effectivement, du pouvoir, possédé les attributs — images, discours, symboles — et aussi les moyens effectifs — argent, armée, police. Mais d'où venaient-ils? N'est-ce pas d'abord la guerre qui a fait le chef d'armée, l'empereur? La peur des forces obscures et de la mort qui a fait le sorcier, le souverain pontife? La violence et le criminel qui ont fait le code pénal et le juge? Dieu démêla le chaos, dit la Bible. N'est-ce pas du chaos et de sa peur que sortirent toujours les dieux? C'est dans le moment de désordre, de perte des différences, au moment où le sujet est le plus misérable qu'il perçoit le plus lucidement son manque radical. Vérité entr'aperçue et qu'il ne peut soutenir : le sujet demande alors à l'Autre quelque service et c'est dans la réponse à cette demande que s'infiltrèrent son asservissement et son assujettissement. C'est pourquoi tous les dispositifs de normalisation s'approchent au plus près du désordre (et il faut*



prendre le terme dans son sens le plus large, aussi bien au plan réel qu'au plan symbolique) pour s'en nourrir, se développer et produire leurs ordres spécifiques. D'où le principe général : la machinerie sociale produit de l'ordre à partir du désordre, et le plus souvent entre l'ordre nouveau et l'état antérieur il y a un plus de normes, l'équivalent de ce qu'est la plus-value pour le capital. Ainsi s'approfondit l'assujettissement à partir de toutes les formes de désordre et devient-il toujours plus massif et plus élaboré. Spirales de la normalisation.

Partant de ce principe, on aborde le premier enjeu de ce livre : analyser l'industrialisation et son cortège de flux, de déracinements et de crises comme une catégorie particulière de désordre qui engendre la forme propre, correspondante, de normalisation. C'est pourquoi il faut rejeter, non seulement parce qu'ils sont superficiels mais parce qu'ils sont faux, des schémas qui sont à la base d'une certaine propagande politique. L'industrialisation capitaliste et son idéologie libérale ne sont pas le contraire de la bureaucratie et d'une idéologie collectiviste. La normalisation n'est pas seulement une sorte de double du capital, un parasite qui l'infiltrerait à la longue, en produisant les mêmes effets d'exploitation et d'aliénation; ils sont plus intimement liés encore, selon une véritable symbiose. Le niveau du développement, de sophistication de l'un détermine largement celui de l'autre. Sans normalisation, le capitalisme ne se développe pas durablement, il est comme un organisme sans squelette. Sans capitalisme et développement industriel, la normalisation reste archaïque, comme dans les pays non industrialisés, ou brutale, comme dans les pays de l'Est ou en Chine. La véritable opposition entre des pays de régimes politiques différents concerne donc le niveau et les modalités de la symbiose qu'ils ont réalisée entre le capitalisme ou l'industrialisation d'une part et la normalisation d'autre part. De cette symbiose, le concept marxiste de mode de production ne rend compte qu'indirectement et partiellement car c'est un mode de normalisation autonome qu'il faut expliquer — et il n'est pas seulement l'effet des trop fameuses superstructures — et qu'il faut

*analyser dans ses modalités contemporaines pour les pays capitalistes les plus développés.*

*Un autre enjeu de cet essai est de montrer que dans ces pays la production de normes prend un nouvel essor et que cela peut s'interpréter en prolongeant l'intuition fulgurante de Georges Bataille : l'industrialisation est une forme de réponse au problème général (pour la matière vivante et pour les sociétés humaines) de l'excès mais c'est une réponse transitoire car elle se heurte nécessairement à des limites, éventuellement catastrophiques. Or la production d'ordre dissipe beaucoup d'énergie et cette dissipation nécessaire ne rencontre pas les limites qui bornent la production des objets matériels. C'est pourquoi l'approfondissement de la normalisation semble l'accompagnement nécessaire à l'avenir du capitalisme.*

*Cette approche de la normalisation, comme réponse à l'excès, conduit à d'autres représentations. L'investissement de l'énergie se fait dans tout le champ social et organise dans ce champ un ensemble de normes, matérialisées ou non, qui peuvent être interprétées comme des formations de défense et de protection de l'individu. De là s'autorise que l'on puisse parler d'une organisation névrotique du champ social; par analogie tout d'abord puisqu'on y retrouve quelques-uns des grands traits de l'organisation névrotique individuelle : le compromis entre excès de désir et défense, la production de diverses formations et symptômes qui « bureaucratissent » l'individu, et tout le cortège de rationalisations, déplacements et refoulements qui l'accompagne. Mais aussi, plus profondément, parce que tout le matériel social des normes, adapté historiquement à une société donnée, constitue le réservoir dans lequel chacun puise pour organiser ses propres défenses névrotiques. Et en retour, c'est sur l'ensemble des demandes individuelles que s'élabore tout le système d'inscription sociale, sa mémorisation et sa reproduction. Cet aller et retour entre l'organisation individuelle et l'organisation sociale est trop souvent négligé — on rejoint ici la critique du familialisme en psychanalyse.*

*Partant de là, on peut se représenter l'évolution induite par le capi-*

*talisme industriel en distinguant trois grandes structures. Avant l'ère industrielle, les sociétés de souveraineté présentent une organisation fondamentalement dualiste. Réservant une place tout à fait à part pour l'incommensurable, la démesure, le sacré, le noble : ce qui inspire un amour passionné, déraisonnable — et aussi, symétriquement et souterrainement, ce qui est qualifié de diabolique ou d'ignoble et qui suscite l'horreur ou la terreur. C'est à cette part du hors-mesure qu'est réservé l'essentiel de la dépense, par exemple sous la forme de la consommation ostentatoire et du gaspillage. Elle est une sorte de « trou noir » qui absorbe l'excès de l'énergie sociale et à partir de cette énergie s'élabore la structure symbolique qui verrouille et unifie la société. En particulier c'est dans l'incommensurable que se localise tout le pouvoir. A cette structure symbolique correspond très précisément une organisation imaginaire qui se matérialise dans une mise en scène méticuleuse des objets ou des hommes qui relèvent du registre du hors-mesure. Seule la scène du souverain est dans la lumière, offerte en spectacle au peuple qui reste dans l'ombre. Séparation absolue, inscrite dans l'espace et l'architecture, transgressée seulement à l'occasion de fêtes intenses au cours desquelles la société se rassemble en un corps réunifié et revigoré.*

*Avec l'explosion capitaliste cette structure symbolique et son organisation spectaculaire se dissolvent. A sa place s'introduisent et se généralisent dans tout le champ social le mesurable (par l'argent) et le continu, la prolifération des flux et des objets, le déracinement, la fuite. Le capitalisme détruit l'ancienne structure symbolique pour la recoder selon sa propre logique. Le démesurable disparaît et laisse la place au rationalisme et au fonctionnalisme qui, avec le discours publicitaire et le discours de propagande politique, forment précisément ce que nous demandons pour nous aider à investir notre désir dans un univers de la marchandise et de la norme. Aide d'autant plus nécessaire que les empreintes que le capitalisme laisse manquent de grandeur. A part le sinistre et irréversible épuisement de la planète, il n'inscrit que des traces éphémères ou nécessairement frappées d'obsolescence. L'excès ne*

*s'investit plus dans des marques grandioses et durables mais se dissipe dans la répétition des tâches et de la consommation, et dans la production d'organisation. En même temps, le changement de structure symbolique s'accompagne d'un changement de la structure imaginaire. Il n'y a plus rien sur la scène sociale qui puisse fondamentalement captiver le regard et la « société du spectacle » est d'abord un symptôme d'absence. Un regret nostalgique, exploité au maximum par les moyens de communication de masse : la scène est vide mais nous la remplissons d'artefacts et de simulacres, en particulier de faux héros qui ne peuvent que devenir malades du rôle artificiel qu'ils sont censés jouer.*

*Nous abordons aujourd'hui une troisième structure sociale, car l'industrialisation s'approche de limites infranchissables. Cela ne signifie pas, comme on le dit parfois, la fin de la production. Son idéologie s'essouffle et s'embrouille, notamment à cause d'effets de contre-productivité — dont la dénonciation, à la mode aujourd'hui, est cependant superficielle car ils ne menacent que l'idéologie de la production et non sa logique profonde de consommation — et des limites écologiques qui se précisent. Mais en même temps le capitalisme s'exaspère dans une guerre économique mondiale qui est son ressort le plus puissant — et qui relève également d'une logique de dissipation. Guerre entre les grandes firmes mondiales, qui s'enchevêtre avec la guerre entre les pays et les blocs politiques et dont les issues deviennent progressivement les seuls enjeux véritables, mais encore en partie masqués par les représentations idéologiques, de la croissance industrielle. Ce sont les contraintes de la guerre économique qui limitent l'approfondissement de certaines normalisations trop contre-productives, car le pays qui détourne vers elles plus d'énergie que ses partenaires commerciaux risque de tomber sous leur domination économique puis politique.*

*Mais une croissance, forcée par la guerre, débarrassée de son pathos, conjurant ses limites et contrôlant ses déchets (avec une certaine fascination) n'est déjà plus le capitalisme sauvage et triomphant. Elle s'accompagne d'une mutation de la normalisation. Celle-ci, que cent cinquante ans de capitalisme occidental ont déjà rendue relativement*

sophistiquée — en particulier relativement aux pays de l'Est — devient encore plus subtile, indirecte et totalitaire. Elle ne se produit plus seulement dans les équipements d'enfermement classiques et dans les grands équipements collecteurs (d'enseignement, de santé). Elle cesse d'être fondée seulement sur le rassemblement, la surveillance, la hiérarchie directe — encore moins l'uniformisation. Le capitalisme et son désordre n'est plus son moteur unique de développement en même temps que le monde marchand cesse d'être l'unique instance négative dont elle s'efforçait, mal d'ailleurs, de combattre ou de conjurer les effets. Elle acquiert une autonomie relative, soutenue par de nouveaux désordres — le désordre écologique, la drogue, le terrorisme et, pourquoi pas, le désordre érotique — qu'elle autorise parfois avec une certaine complaisance pour mieux s'en nourrir. Mais cela ne suffit pas. La normalisation moderne tolère en même temps un certain éclatement des instances centrales d'administration et devient de plus en plus diffuse, dispersée, intériorisée : autonormalisation généralisée. Car il s'agit d'obturer les brèches que sa perfection même peut ouvrir, en amenant le sujet au bord de la lucidité quant à la vérité de son manque et à la dimension d'asservissement dans le service qui lui est rendu. A cette fin, la normalisation devient principalement indirecte, opérant surtout par une mise en ordre subtile des représentations (en particulier une mise en scène du passé que l'historiographie commence à bien saisir et une mise en scène et exploitation de l'avenir). Surchargé de représentations faussement évidentes, le monde devient de plus en plus difficile à déchiffrer. Ce qui induit de nouvelles formes d'inégalités et d'aliénation prolongeant celles du capitalisme, avec ses jouissances, ses transgressions, ses privilégiés — une bourgeoisie sémiocratique.

Son idéal ultime est le contraire de l'anomie, de l'atopie — risque que le capitalisme a parfois fait surgir et qu'elle n'a cessé de combattre : il s'agit de donner à chacun une identification, une place dans l'espace social. Et son moyen ultime, la participation de chacun, implique une sorte de transparence — qui contraste avec les ténèbres sociales que les sociétés de souveraineté avaient soigneusement main-

tenuës sur elles-mêmes. A grand renfort de sciences humaines, d'enquêtes, d'in-formations, de concertations, une forme nouvelle et généralisée de la confession se met en place. Suivant une logique dont la psychanalyse a déjà construit le modèle, non seulement le sujet peut mais doit tout dire. L'institution moderniste et son idéologie du savoir font le reste, pour assurer son bonheur.

\*

« C'en est fini de l'ère du bien ordonné. Nous faisons confiance au chaos en nous pour inventer le bonheur » proclamait une adresse à toutes les femmes diffusée à Francfort en octobre 1977 par le Centre des femmes. C'est dans ce sens que le sombre constat qui est proposé ici n'est pas un éloge funèbre — encore que certaines formes de désordre soient définitivement révolues — et ne débouche pas sur la résignation, mais sur une forme d'exhortation : éloge du désordre, du chaos intérieur, mais d'un chaos qu'il ne faut pas laisser gérer par l'Autre.

De nouvelles subversions sont possibles. Micro-sociales, individuelles même, puisque la norme tend à se faire individualisante. Discrètes, voire secrètes, puisque le contrôle social s'élabore à partir du faire dire et que les moyens de communication de masse amplifient le moindre mouvement subversif, la moindre innovation, pour mieux les désamorcer. Atopiques, c'est-à-dire refusant le classement et la clôture. Détournant les représentations et les institutions dominantes, pour en faire un usage mineur, c'est-à-dire immédiatement collectif et politique.

Il y a dans l'excès de normalisation, comme d'ailleurs dans l'excès de croissance des productions matérielles une chance à saisir : celle qu'engendrent la lassitude et la lucidité. Au moment où l'assujettissement accède à un niveau supérieur de perfectionnement et tente de rejeter dans l'ordre de la simulation ce qu'il reste de différence et de violence réelles et irréductibles, cette perfection même révèle son caractère dérisoire, fondamentalement inhumain. L'asile que la marchandise ou la

*norme ménage au sujet pour y abriter son désarroi et sa volonté complaisante de ne pas en savoir trop sur son propre manque se révèle pour ce qu'il est : un asile de mort. Car l'homme, pour rester humain, doit affronter son désordre, son insécurité, son manque, indéfiniment, sans repos admissible. L'affronter en dépassant ce moment où l'asile symbolique de la prise en charge est sa tentation. Construire pour cela une autre symbolique et accepter d'aller ainsi, résolument, vers l'inconnu. Car le désordre est une capacité sociale active, créatrice, comparable à cette faculté d'oubli dont parle Nietzsche, qui seule peut donner à l'avenir sa plénitude et nous libérer de l'ordre de la promesse et de la dette qui caractérise notre mnéotechnique moderne. Le désordre, forme nouvelle de la part maudite, nous lance un défi salutaire.*





## CHAPITRE I

# DIALECTIQUE DE L'ORDRE ET DU DÉSORDRE

« Power is located in dirt. »

E. R. Leach.

### 1. *Épidémie.*

L'épidémie est une situation exemplaire. Un moment de grande lisibilité des mécanismes sociaux, non dans leur fonctionnement qui en l'occurrence se dérègle, mais dans leurs tendances profondes. Dans cette situation de crise surgissent des vérités souterraines et les prémices de développements ultérieurs.

« La peste établie dans une cité, les cadres réguliers s'effondrent, il n'y a plus de voirie, d'armée, de police, de municipalité; des bûchers s'allument pour brûler les morts, au hasard des bras disponibles... Des rues entières sont barrées par des entassements de morts. C'est alors que les maisons s'ouvrent, que des pestiférés délirants, l'esprit chargé d'imaginaires affreuses, se répandent en hurlant par les rues. Le mal qui leur travaille les viscères, qui roule dans leur organisme entier, se libère en fusées par l'esprit... Dans les maisons ouvertes, la lie de la population immunisée, semble-t-il, par sa frénésie cupide, entre et fait main basse sur des richesses dont elle sent bien qu'il est inutile de profiter<sup>1</sup>. »

1. Artaud, *Le Théâtre et son double*, 1964, Gallimard, coll. Idées, p. 31.

« Voici, selon un règlement de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, les mesures qu'il fallait prendre quand la peste se déclarait dans une ville. D'abord un strict quadrillage spatial : fermeture, bien entendu, de la ville, interdiction d'en sortir sous peine de la vie, mise à mort de tous les animaux errants; découpage de la ville en quartiers distincts où on établit le pouvoir d'un intendant. Chaque rue est placée sous l'autorité d'un syndic; il la surveille. Le jour désigné, on ordonne à chacun de se renfermer dans sa maison... L'inspection fonctionne sans cesse. Le regard partout est en éveil : " Un corps de milice considérable, commandé par de bons officiers et gens de biens ", des corps de garde aux portes, à l'hôtel de ville, et dans tous les quartiers pour rendre l'obéissance du peuple plus prompte, et l'autorité des magistrats plus absolue, " comme aussi pour surveiller à tous les désordres, voleries et pilleries " <sup>1</sup>. »

Désordre de la peste auquel la ville peut succomber d'un côté, mais en même temps émergence possible d'un *ordre extraordinaire* qui dépasse l'ordre ancien. Désordre exemplaire car il s'inscrit dans diverses dimensions, réelles et symboliques. La peste est d'abord un fléau qui a tué massivement : 50 millions de morts au Moyen Age à la suite de la seule peste noire; fléau insaisissable par ses lois, ses origines, ses formes diverses : toutes sortes de pestes ont été décrites qui semblent aujourd'hui de nature et d'origines différentes. Plus qu'une entité morbide, la peste désigne en fait un ensemble de maladies épidémiques violentes dans lequel se regroupent les flambées d'infection dont l'histoire a gardé la mémoire. Peste des Philistins, peste d'Athènes, de Mékao, de Syracuse, de Florence, de Marseille... Insaisissable aussi par sa transmission souvent mystérieuse, le long des cours d'eau ou de port en port, par le virus d'un parasite de parasite. Remarquable par ailleurs par sa fulgurance — 180 000 hommes de l'armée assyrienne tués en une nuit, nous rapporte la Bible —, son arbi-

1. M. Foucault, *Surveiller et punir*, p. 197.

traire dans le choix de ses victimes; ses effets souterrains : « Une conflagration violente et localisée sur un point indique le plus souvent que la vie centrale n'a rien perdu de sa force, et qu'une rémission du mal, ou même la guérison, est possible. Comme la colère blanche, la peste la plus terrible est celle qui ne divulgue pas ses traits » (Artaud). Forme extrême et imparable du désordre, il est naturel que la peste ait inspiré toute une fiction littéraire de la transgression, de la levée des interdits, du désarroi des esprits. Et c'est pourquoi Artaud rapproche ses effets de ceux du théâtre, du vrai théâtre qui a « une liaison magique, atroce, avec la réalité et avec le danger ».

Au contraire, dans la description de Foucault surgit un « espace découpé, immobile, figé ». Tout est enregistré, selon un système d'écriture minutieux et centralisé. Chaque habitant est encadré dans son habitation, surveillé, contrôlé, entièrement soumis (en principe) à un dispositif disciplinaire hiérarchisé qui quadrille toute la ville. Non seulement ce dispositif assujettit les individus, mais il veut contrôler aussi ce qui leur appartient et ce qui leur arrive. Au désordre extrême, aux mélanges et aux transgressions que porte la peste, s'oppose le rêve d'un ordre absolu, contrôlant les moindres détails.

S'agit-il seulement d'un ordre rêvé, d'une tentative des appareils de pouvoir d'endiguer le désordre, mais qui n'aboutirait pas?

Certes les exemples abondent de déclarations, de rites, de mise en scène utilisés par les pouvoirs en place pour *conjur*er, mais en vain, les désordres qui menacent une collectivité. Mais il arrive bien souvent aussi que cette mise en ordre soit effectivement réalisée. Un peu plus d'un siècle plus tard les règlements décrits par Foucault seront remplacés par une *police sanitaire* infiniment moins rigide certes mais aussi beaucoup plus générale, quotidienne, ramifiée et permanente. Et surtout effective. Après la formidable épidémie de 1832 en France — il ne s'agissait plus de la peste mais du choléra se cumulant avec des conditions d'urba-

nisme qui constituaient elles-mêmes un formidable désordre — se mettent en place en toute légitimité des principes d'hygiène publique d'où sortira progressivement la mise en ordre de l'urbanisme moderne. « L'épidémie de choléra de 1832 fournit l'occasion de pénétrer l'obscurité parisienne en organisant des enquêtes systématiques sur les édifices publics et privés réputés dangereux. Cette seconde terreur s'achève sur l'élaboration d'une véritable topographie médicale de Paris dressée à partir de repérages minutieux de la maladie <sup>1</sup>... »

Ainsi s'introduit une hypothèse générale. Quand un cataclysme survient et menace une collectivité de mort, des appareils de pouvoir y trouvent, eux, leur vie et leur développement fait d'enfermements, d'enregistrements, de contrôles et de surveillance. La peste, forme réelle du désordre, que l'angoisse grossit encore dans l'imaginaire collectif, a pour conséquence le contrôle et la discipline.

Ordre et désordre semblent ainsi structurellement liés. Mais que faut-il entendre par ces termes, quels phénomènes peuvent-ils recouvrir dans diverses sociétés? Il faut, bien sûr, aller au-delà des épidémies, des calamités naturelles, des fléaux sociaux. Ces situations sont exemplaires mais les flux — de microbes, de virus — extérieurs à la collectivité et qui la menacent de mort ne constituent qu'une des figures du désordre. En termes généraux, le désordre est toute forme de destruction rapide, d'origine externe ou interne à la société, qui met en cause le fonctionnement habituel au plan réel ou symbolique, d'une collectivité. En termes généraux également, l'ordre n'est pas nécessairement un renforcement du contrôle et de la surveillance, un accroissement du poids des appareils de pouvoir. La réponse au désordre peut être une confirmation des structures sociales menacées qui n'implique aucun alourdissement des appareils de coercition et

1. Michel Vernes, *Traverses*, n° 1, p. 61.



MARC GUILLAUME

# ÉLOGE DU DÉSORDRE

Lutter contre le désordre pour produire et maintenir un certain ordre dissipe beaucoup d'énergie et répond donc au problème général de la matière vivante toujours confrontée à un excès d'énergie. Une lecture "entropologique" des sociétés révèle la singularité de la nôtre, qui ne consume plus le surplus de richesses mais accumule le capital, qui ne s'oppose plus aux désordres en réactivant un ordre symbolique mais laisse proliférer une multitude d'appareils de normalisation. Impasse grandiose car l'industrialisation se heurte à des limites, éventuellement catastrophiques, et le contrôle social accède à un niveau de perfection mortel pour toute forme de socialité. Le constat, parfois sombre, esquissé ici n'est cependant pas un éloge funèbre mais plutôt une exhortation : éloge du désordre, mais d'un désordre qu'il ne faut pas laisser gérer par l'Autre, ni laisser passer sur le registre de la représentation où se perdent les différences réelles. Qu'il faut au contraire affronter directement, inlassablement, en refusant l'asile de la prise en charge qui est notre tentation car cet asile permet de ne pas en savoir trop sur notre manque, radical mais spécifiquement humain. Ainsi accepté, le désordre est une capacité sociale active, créatrice, semblable à la faculté d'oubli. En nous libérant de l'ordre de la promesse et de la dette qui caractérise notre actuelle mnémotechnique sociale, il peut rendre à l'avenir sa plénitude. Le désordre, autre expression de la part maudite, nous lance un défi salutaire.

*Marc Guillaume, né en 1940, enseigne à l'Université Paris-Dauphine et à l'école Polytechnique. Il a publié divers ouvrages d'économie et un essai sur la symbolique du pouvoir, Le Capital et son double (1975).*

GALLIMARD

Extrait de la publication

Jacques Brissot : Le Jardin des Délices III (détail).

78-X 